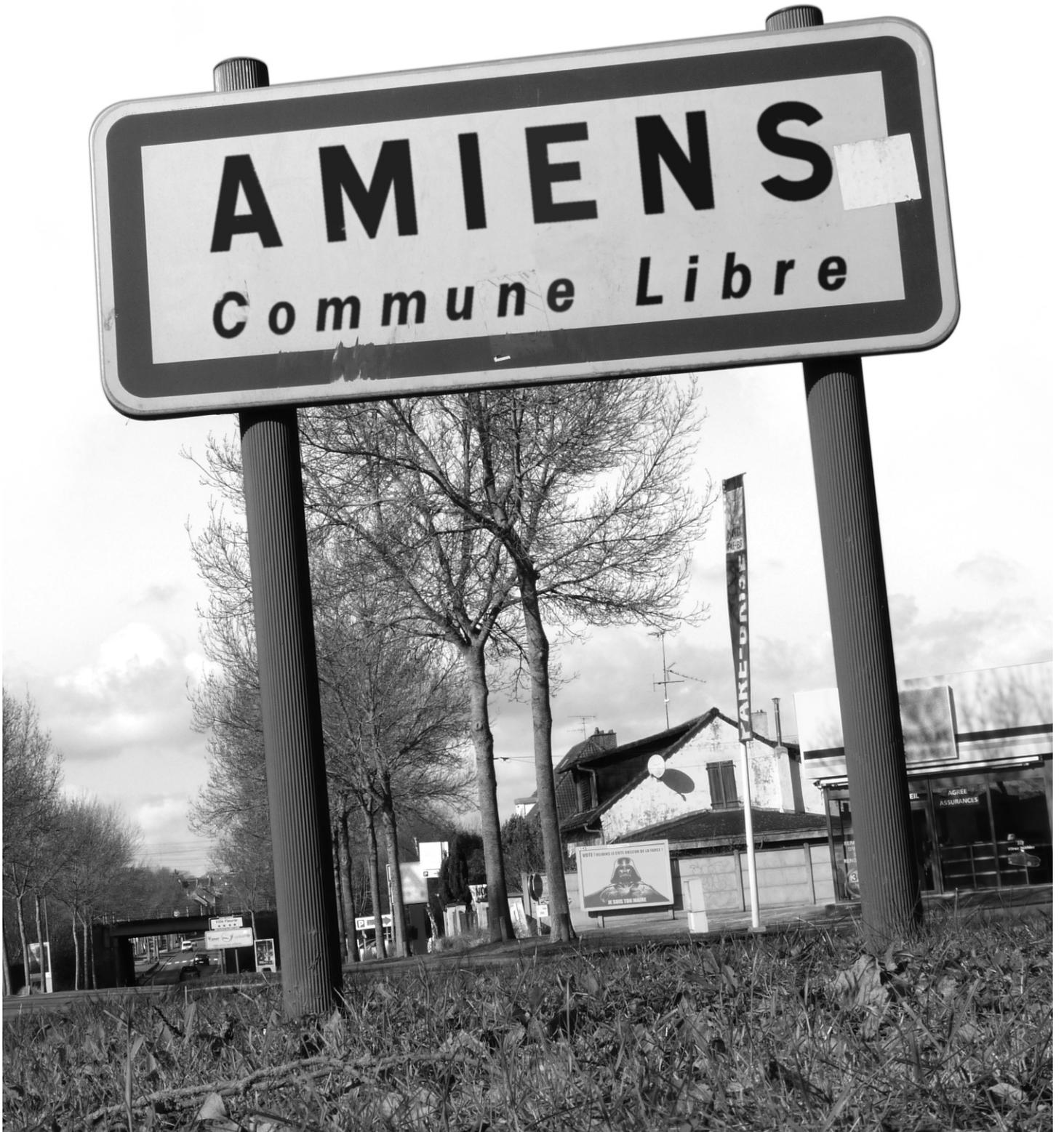


LE POING

Le journal qui ne prend pas de gants

Apériodique libertaire d'Amiens et d'ailleurs

N°4 - Avril 2015 - Prix libre



La révolution est quelquefois un rêve, la religion, toujours un cauchemar.

Jacques PREVERT

Edito

LE POING ne prend pas de gants, mais bien son temps. C'est aussi un journal qui boit du thé avec nonchalance et qui mange sur l'herbe avant que ce ne soit celle-ci qui lui mange dessus. Malgré ces gages d'excellence, certains camarades-lecteurs et certaines camarades-lectrices se sont enquis et enquis du pourquoi d'un journal papier. Celles et ceux qui ont eu des grands-mères ou des grands-pères vivant en bord de mer connaissent bien la raison : a-t-on déjà trébuché un merlan fraîchement acheté, car fraîchement pêché, dans un PDF ou dans un JPEG ? Notons qu'une fois que le poisson est bien écaillé (non, non, pas avec une souris fût-elle sans fil !), il n'y a aucun risque d'ingérer de l'encre au plomb ou du toner. Etonnant, non ?

LrdLPIjqnppdg



Rue Dijon - Amiens

ANARCHY IN SAMARA



L'heure est grave ! Pour certains du moins, d'après ce titre surprenant du courrier Picard, mais pas pour les libertaires. Le changement n'a peut-être pas encore sauté aux yeux des nombreux travailleurs qui empruntent quotidiennement cet axe névralgique d'Amiens, mais la rue Saint-Fuscien est bien un espace autogéré.

Petite explication.

Auto-proclamée hors N.F. (et hors Tafta) cette zone autonome (temporaire ?) a vu ses places de parking bitumeuses remplacées par des bosquets de plantes luxuriantes et délicieusement odorantes. Les horodateurs ont été abattus. Ça et là, à l'opposé des politiques urbaines sécuritaires contemporaines, ont été disposés aléatoirement des bancs pour que des êtres humains puissent se rencontrer et échanger dans les espaces communs qu'ils se sont ré-appropriés. Pour l'anecdote, quelques farfelus ont bâti un colombier sur les ruines des *Illustrations picardes*, place de l'Assassin Joffre, avec des matériaux de récupération.

Fait remarquable l'endroit semble

jouir d'un micro-climat qui le sauve de la grisaille habituelle. Et la végétation repousse les effluves pestilentielles (et très probablement toxiques) des usines chimiques situées en périphérie de la ville.

La jonction a été faite avec les jardins ouvriers du Faubourg de Noyon, après avoir détruit quelques bâtiments inutiles de la République. Les habitants s'organisent pour la répartition des tâches à venir pour les futures cultures, et l'on discute ferme mais avec succès des modalités de prises de décisions collectives, de la rotation et du tuilage des mandats impératifs et de la façon de redistribuer équitablement les productions. Tout cela est rendu possible par l'absence des partis politiques et des syndicats réformistes, lesquels sont naturellement trop occupés à ne rien faire pour l'émancipation des individus.

Du côté de la mairie c'est un mélange d'indignation, d'effroi et de stupeur qui agite les zélés élus de la drauche comme de la groite. Certains se sont évanouis en apprenant que les antennes-relais de téléphonie mobile avaient été démontées et que la construction d'un aérogénérateur sur le modèle d'un badgir persan avaient débuté dans la cour de la DRAC...

Et le phénomène semble s'étendre. Ainsi lors d'un match amical de hoquet au Coliseum, survolant la foule comme une respiration printanière, la rengaine suivante a fusé à maintes reprises dans plusieurs tribunes :

"NDDL, SIVENS, SAINT-FUSCIEN, MEME COMBAT !!!"

Bernoine

UN HOMME EST MORT

"Va montrer ton film partout... Que les gens voient comment les ouvriers se battent et meurent ici... et surtout qu'ils voient qu'on est unis et qu'on ne cèdera pas."

Un homme est mort, Etienne Davodeau et Kris

Il y a des œuvres emboîtées qui n'en finissent plus de s'écrire. Ces histoires et ces mots qui résonnent dans nos vies et nos luttes, de jours en jours, et d'années en années. « Un homme est mort » en est l'une d'elles. Depuis 1941 et bien avant, cette sentence protéiforme nous suit comme un spectre qui nous hante.

1941, Gabriel Péri, journaliste, membre du PCF est abattu par le nazisme au mont Valérien.

1945, Paul Eluard écrit un poème¹ en hommage au martyr commençant par : « Un homme est mort ». C'est un poème qui parle de Gabriel Péri, mais qui parle aussi de nous et de nos vies. C'est un poème qui résonne en nous.

1950, Brest, détruite intégralement au cours de la guerre, est un vaste chantier. Des milliers d'ouvrier-e-s œuvrent, sous-payé-e-s et exploités par un arrogant patronat, pour reconstruire la ville. La grève générale éclate, les travailleurs descendent dans la rue, déterminés. Le 17 avril, la police du capital tire sur la foule, blessant vingt personnes et tuant un homme : Edouard Mazé.

René Vautier² est un réalisateur communiste recherché alors par la police pour son film anticolonialiste « Afrique 50 ». Il arrive clandestinement à Brest le lendemain pour filmer les événements. De ces images sortira un court film qu'il projette partout, de piquets de grève en villages, d'assemblées générales en réunions syndicales. Improvisant, avec ses deux acolytes, militants à la CGT, des ciné-

mas de fortune : un drap blanc et un mur pour raconter ce qu'il se passe vraiment à Brest.

Dans les conditions matérielles de l'époque, Vautier n'ayant pas pu enregistrer de son, décide d'utiliser « Un homme est mort » d'Eluard pour accompagner son film. Poème qu'il lira souvent lui-même lors des projections et qu'il se réappropriera, avec ses camarades, au fil de la route, des jours et des projections.

Cette histoire, racontée en 2006 par Kris dans la bande dessinée « Un homme est mort »³ et illustrée par le crayon d'Étienne Davodeau, vient de 1950 pour nous parler d'aujourd'hui. Cet album montre la solidarité de l'époque, mais aussi la digne rage du peuple face à la répression de l'État et du capital.

Cette digne rage, toujours la même, qui nous enserre le cœur et la gorge lorsque, la justice bourgeoise ne suffisant plus pour mettre à bas le mouvement social, l'État et sa police tuent l'un ou l'une d'entre nous, militant-e ou

non, français-e ou non.

« L'un-e d'entre nous est mort-e » phrase qui vole de lèvres en lèvres, d'années en années, de Brest à Siviens⁴, de 1941 à 2014... Phrase que l'on n'oubliera jamais avoir entendue et dite.

Blaireau

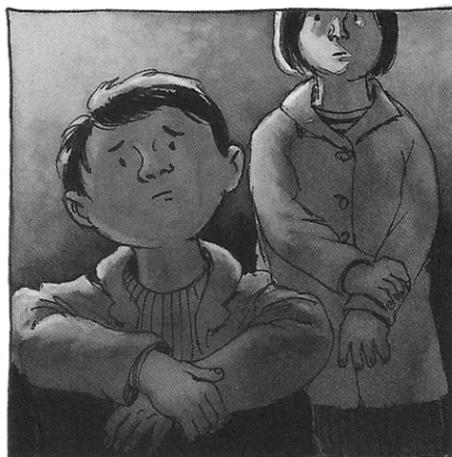
Note : Ce texte ne constitue en rien un acte de complaisance envers Paul Eluard, auteur de « Ode à Staline » (1950) ainsi qu'envers les autres staliniens et léninistes d'hier et d'aujourd'hui ; le bolchevisme a aussi tué nos camarades.

1 : Paul Eluard, *Gabriel Péri*, recueil *Au rendez-vous allemand* (1945)

2 : réalisateur et scénariste (notamment *Avoir vingt ans dans les Aurès*), résistant, militant du PCF et participant aux groupes Medvekiné (collectifs cinéastes-ouvriers). René Vautier nous a quitté le 4 janvier 2015.

3 : disponible à la bibliothèque municipale d'Amiens, courez-y !

4 : Rémi Fraisse, militant écologiste présent à la manifestation contre le barrage de Siviens du 25 et 26 octobre 2014, est mort, tué par une grenade lancée par un gendarme.



Extrait de *Un Homme est mort*, scénario d'Étienne Davodeau et Kris, dessin d'Étienne Davodeau.

DROIT ET PENSÉE LIBERTAIRE

La question de la relation entre le droit et l'anarchisme se pose à tout juriste ou étudiant juriste de pensée libertaire.

Car malgré les dires de ses détracteurs, l'anarchie n'est pas un système sans droit. Les libertaires rejettent uniquement le droit étatique, celui qui est imposé par un des "représentants" du peuple. Il faut se poser la question de ce qu'est l'État, je vais retenir une définition simpliste mais qui à l'avantage d'être courte. Un État est une entité qui exerce une domination sur un ensemble d'individus, qui sont regroupés sur un territoire sur lequel cet État impose les règles qu'il édicte. Ces règles lui permettent de légitimer son pouvoir. Le droit étatique tend toujours à créer un État fort avec une contrainte coercitive importante. De plus la promiscuité des États et du capitalisme permet à des systèmes fascistes de s'imposer petit à petit.

Ce droit étatique n'est pas le seul type de droit existant. Le "droit choisi" ou droit coutumier est sans doute celui qui correspond le plus à une société libertaire. Les règles découlent des pratiques des individus et s'instaurent d'elles-mêmes. Le droit coutumier n'a pas à être rédigé, ainsi il peut évoluer en même temps que la société, sans attendre une décennie comme le veut la pratique actuelle du Palais Bourbon.

Dans l'histoire des droits imposés par les États, on remarque l'existence de la volonté de supprimer tout autre type de droit, en imposant des comportements à suivre dans tous les domaines de la vie humaine. Malgré tout,

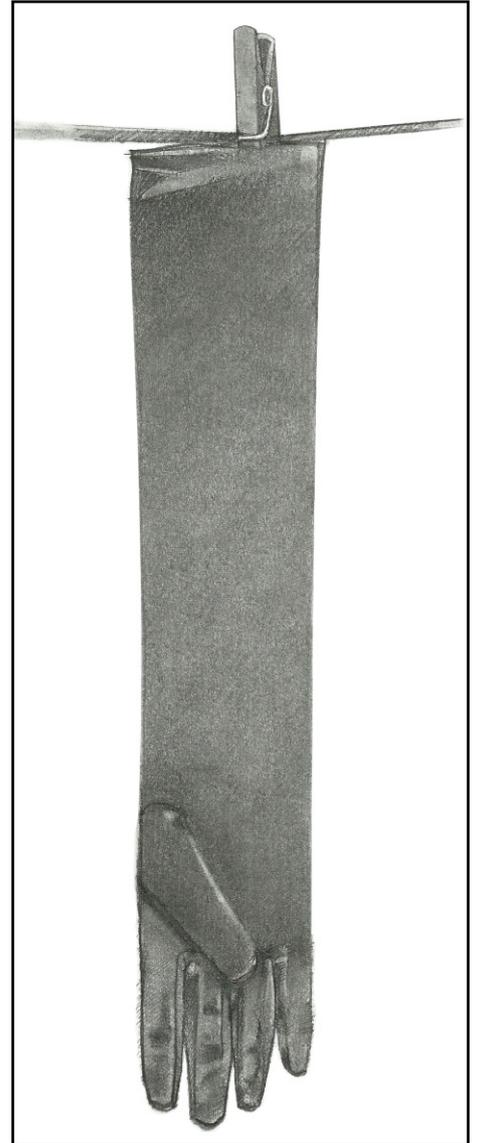
des droits non étatiques perdurent. Prenons l'exemple de la France, il est possible d'écarter certaines lois simplement en exprimant la volonté (ex : les régimes matrimoniaux).

Un exemple d'un de ces droits non étatiques est rappelé par Thom Holterman qui cite Piotr Kropotkine, dans son livre "L'anarchisme, c'est réglé. Un exposé anarchiste sur le droit". En Hollande la gestion des routes et des canaux est organisée par les guildes et les syndicats qui s'organisent entre eux pour aménager la circulation jusqu'aux pays voisins.

Actuellement, certains peuples se trouvent dans des situations concrètes, assez proches du modèle libertaire. C'est le cas lorsque l'État est faible, et ne parvient plus à exercer de contrainte sur ses "citoyens", dans ce cas les zones d'autonomie temporaires, ou les zones à défendre, sont organisées sur des principes plus ou moins proches de l'anarchisme. Toutes ces situations peuvent permettre de créer un modèle de droit libertaire.

L'inspiration peut tout aussi bien venir de sociétés dites segmentaires qui sont caractérisées par une absence de gouvernement central et par l'absence de moyen, de contrainte à l'égard de la population. Ces sociétés existaient principalement dans l'Afrique pré-coloniale.

Les pensées anarchiste et juridique ne sont pas opposées. Et le droit dans sa forme dominante actuelle, n'est pas le seul à pouvoir exister, un droit libertaire est possible.



LAROUSSE POURTOUS

Théisme (I) : Le théisme est une doctrine indépendante de toute religion, mais qui admet l'existence du Thé ou d'un Thé unique, exerçant une action sur le monde.

Théisme (II) : Ensemble des accidents chroniques de la consommation d'un Dieu.

Théier : Arbre de la science à infusion. (Ant. arbre athée.)

The deum : Psaume théiste.

Hé, Maurice ! T'en penses quoi ?

Maurice doit opiner. Après s'être acquitté de sa servitude quotidienne, il papote avec ses collègues autour d'une bière et doit confectionner, en le justifiant, un point de vue sur l'exécution des journalistes de Charlie Hebdo. L'évènement est trop important pour qu'il puisse ne pas avoir et émettre un avis. En tant que citoyen de la démocratie d'opinion, Maurice est assujéti à la production routinière d'avis qu'il est sommé de répandre au grès de ses interactions sociales. La dette publique, les relations amoureuses de ses proches, la morale du film *Intouchables*, les drones, la Chine, il doit obtempérer aux emprises inquisitoriales de prospection généralisée des jugements : appréciations psychologico-morales sur la distribution des responsabilités d'un couple qui se sépare, analyse bariolée des méfaits de la mondialisation et pléthore d'autres considérations sur des sujets auxquels il est conjonctuellement imposé de penser. Alors que la concurrence entre marchands d'informations contribue à baliser l'espace du pensable, l'interrogatoire institutionnalisé (scolaire, médical, bureaucratique, etc.) comme outil de classement et de hiérarchisation des individus structure l'économie des échanges verbaux ordinaires. L'imposition des questions légitimes s'ac-

compagne d'une injonction à répondre. Acclimaté à l'état de consultation permanente du peuple par les ingénieurs démocratiques, experts ès sondages, il a l'habitude de répondre à des questions qu'il ne se pose pas. Épisodiquement interrogé sur ses préférences politiques, l'électeur Maurice doit parfois produire un semblant de participation sous forme de bulletin de vote afin de départager les groupes de la classe dominante en concurrence pour l'accès aux postes de pouvoir. Quand il y consent, politologues et autres commentateurs autorisés lui fournissent des explications sur le sens profond de son geste les soirs de parades électorales et l'aident à mieux se comprendre. Comme lui, les Français pensent que [...]. Mais lui pense plutôt au délabrement de ses conditions de travail, à l'inutilité sociale de son activité et à la noirceur de son horizon mental. Et il se souvient d'ailleurs avoir lu, quelque part, que la séquestration des patrons constituait, il n'y a pas si longtemps, un moyen d'expression reconnu pour résister à la violence de l'aliénation quotidienne.

Émile

La mouche et l'oiseau

1 1 janvier 2015. Le triste sire s'avance pour prendre dans ses bras l'ami éploré des trépassés. L'homme au costard et aux lunettes noires est adoué par les cieux et reçoit la fiente d'un piaf révolté. Ne serait-ce pas l'œuvre de l'un de ces caricaturistes pourvus d'ailes ? Là-haut ils se gaussent, se bidonnent en se tenant le bas-ventre. Les larmes qu'ils essuient au coin de leurs yeux malicieux se font pluie. Pluie battante

et éternelle sur ce svelte porc paumé.

5 février 2015. Le monarque normal joue les puissants, il se congratule, joue avec son petit bout qui pue l'actrice, se pâme et tonne... ou ronronne. Méprisable Zeus flasque. Une mouche tournoie autour de sa tête pathétique, flirte avec son nez et se pose finalement sur son front à l'entente de ces quelques mots : « par ce que je suis ». Ce qu'il est, cette mouche le confirme.

Sa face se crispe, la tortue semble vouloir rentrer dans sa carapace. Le moment est terrible, le roi est nu. Le caméraman compatissant et bien conscient du ridicule de la situation, passe du plan poitrine au plan épaule pour finalement se résoudre à un plan d'ensemble. Sur ledit plan, l'homme est minuscule. Gloire à la mouche !

Achéron

Les coopératives : il n'y a rien à *graindre* !

Dans la valse des boulots d'été, j'ai eu à travailler pour une coopérative agricole. Cette coopérative, c'était, d'après des lignes glanées çà et là sur leur site : « une entreprise dont les statuts coopératifs font que les adhérents sont à la fois actionnaires, clients et fournisseurs ». Coopération ? Actionnaires, clients, fournisseurs à la fois ? Des mots qui chantent l'autonomie ! Mais ne nous arrêtons pas là, on pouvait également lire qu'ils portent « des valeurs qui ne sont pas que des mots : équité, solidarité, engagement, partage, proximité, expertise, innovation ».

En fin de compte, n'est-ce pas ce que nous voulons en grande partie ? Lors de la réunion de formation des saisonnier-e-s, le directeur général allait plus loin. Sans hésitation, il déclamait, des trémolos dans la voix, que la coopérative fournissait des emplois à l'échelle de la région, non délocalisables, qu'elle était gérée par les personnes concernées, et restait indépendante du pouvoir financier qui corrompt le monde ! En somme, il dressait un portrait de son entreprise comme étant en dehors du système puisque coopérative. Il eut d'ailleurs cette savoureuse phrase : « nous ne sommes pas une entreprise capitaliste ».

Oui, ça fait chic : solidarité, équité, gestion par les producteurs. Bon dieu, ça y est, j'y suis ! Cette coopérative, c'était la ligue agraire de Kropotkine¹ ! Sans aucun doute, cette organisation devait être remplie de

grand-e-s et glorieus-e-s révolutionnaire-s, fier-e-s et debout, prônant l'autonomie des campagnes, se battant avec acharnement contre la finance et ses maîtres !

Oui, bon... après, je suis allé taffer.

Et là, sans surprise, désillusions... On ne parlera pas des saisonnier-e-s ; se casser le dos pour balayer du grain 13 heures par jour, on sert à ça, rien de plus. Mais on peut aborder ce que la belle coopérative nous vend comme avenir : un monde d'expertise et d'innovation, commercialisant pesticides et autres saloperies puisque les coopérateurs en ont besoin. Une coopérative « solidaire » où chacun a droit à la parole, chaque adhérent... mais pas les salarié-e-s, payé-e-s une misère, méprisé-e-s par les chefs et trahi-e-s par les syndicats réformistes. Une coopérative avec un bel organigramme plein de hiérarchie et de petits chefs, afin de bien faire comprendre à chacun où est sa place. Une coopérative qui se complaît dans le modèle productiviste de l'agriculture dominante, qui à l'échelle mondiale affame les uns, détruit le sol des autres pour enrichir certains... Elle s'y complaît, car complice, fait son business là-dedans.

Mais bon, ça reste un progrès, non ? On va pas râler, autant être exploité par le coopérateur du coin que par le banquier de Wall street. On fait ça entre nous, c'est mieux ! Puis, leur activité économique, on en ré-

coltera bien quelque chose, non ? C'est ça, ils agitent leurs jolis mots, on courbe l'échine pour ramasser les miettes. Et il faudrait encore les remercier !

La vérité, c'est que dans notre société, guidée par la compétition et le productivisme, il faut se méfier des vendeurs de progrès de tous horizons. L'exploitation n'a de cesse de se cacher derrière de prétendues bonnes intentions : *green* ou *social washing*², on connaît ! Chaque projet, s'il n'a pas comme objectif final l'émancipation de tous et toutes est à mettre au feu, chaque projet se doit d'être révolutionnaire, c'est-à-dire en volonté de rupture radicale avec tous les systèmes de dominations et d'oppressions. Si ce n'est pas le cas, la digestion des bonnes volontés par le pouvoir ne saura tarder. On ne compose pas avec le vieux monde, on l'abat, c'est tout.

Bon, après... c'est vrai, la cantine était top !

Blaireau

1 : organisation théorique ayant pour but la diffusion du mouvement révolutionnaire en milieu rural. Piotr Kropotkine en parle notamment dans *Paroles d'un révolté* (1885).

2 : procédé de marketing ayant pour but de donner une fausse image écologique (*greenwashing*) ou social (*socialwashing*) à la coopérative.

TRANQUILISANTS

Messieurs, ne vous inquiétez pas, l'actionnariat du prolétariat n'a rien à voir avec la paupérisation du patronnat.

Jacques PREVERT

LE POUVOIR D'ACHAT

Expression qui sert la propagande capitaliste

Le « pouvoir d'achat » c'est la faiblesse qui consiste à acheter des choses dont nous croyons avoir besoin mais dont nous pourrions aisément nous passer. Comme les mots utilisés l'indiquent, les puissances industrielles et politiques, qui ont mis cette expression en circulation, ont l'intention de nous mettre dans la tête que le fait d'avoir les moyens de consommer (des sous !) est un POUVOIR. Il est certain que cette entreprise a réussi puisqu'on observe chez nombre de nos con-temporains un besoin irrésistible de posséder constamment de nouveaux objets et que cette possession les satisfait grandement, jusqu'au moment - vite arrivé - où la possession n'est plus nouvelle. C'est pourquoi on entend ce genre d'absurdités : « Il faut que j'aille m'acheter un jean's ! » ou « C'est les soldes, ça tombe bien, j'ai besoin d'un nouveau pull. ». Croire qu'acheter un nouveau vêtement est une nécessité prouve que l'on est une victime de la société moderne. D'abord, parce que les gens qui en viennent à tourner l'achat en impératif ont souvent largement de quoi se vêtir dans leur penderie ; ensuite, parce que, quand bien même ils n'auraient

qu'un seul jean's et qu'un seul pull pour tout vêtement, l'achat d'autres vêtements serait lié à un confort ou à un besoin conditionné et non à une nécessité ; et enfin, parce que trop souvent on oublie qu'il est simple d'échanger un vêtement contre un autre avec son voisin ou ses proches, et que ça fait du bien à tout le monde.

Voilà pourquoi je préfère la capacité d'avoir au pouvoir d'achat !

Personnellement, j'échange de la nourriture avec mes voisins : mes fins de mois sont difficiles, mais j'ai trouvé le moyen d'avoir de bons produits alimentaires que j'échange contre d'autres que je ne peux pas me procurer aisément. Par exemple, j'ai trouvé un moyen d'avoir des œufs bio à bas prix que je troque volontiers contre d'autres aliments ou contre des services. Je ne prétends pas avoir inventé ce concept contre-consumériste d'échanges mais j'essaie de le faire connaître autour de moi. Si vous êtes intéressé-e-s pour des échanges de ce type, parlez-en autour de vous (pour commencer à agir). Et si vous voulez aller plus loin, vous pouvez aussi me contacter via le mail de l'équipe de rédaction p.8.

Estelle

MORCEAUX CHOISIS: DAVID GRAEBER

Notre récit habituel de l'histoire monétaire marche à reculons. Il est faux que nous ayons commencé par le troc, puis découvert la monnaie, et enfin développé des systèmes de crédit. L'évolution a eu lieu dans l'autre sens. La monnaie virtuelle, comme nous l'appelons aujourd'hui, est apparue la première. Les pièces de monnaie sont venues bien plus tard, et leur usage s'est diffusé inégalement, sans jamais remplacer entièrement les systèmes de crédit. Quant au troc, il semble s'agir surtout d'une sorte de sous-produit accidentel de l'usage des pièces de monnaie ou du papier-monnaie. Historiquement, c'est essentiellement ce que font les gens habitués à utiliser les pièces de monnaie quand, pour une raison quelconque, ils n'en ont pas.

Extrait de
Dettes 5000 ans d'histoire

- Espace réclame -



**AYEZ CONFIANCE ! LES MÉDIAS S'OCCUPENT DE TOUT !
Et maintenant les titres du Journal :**

Météo, chômage et immigration, pédophilie, mariage homosexuel, délinquance, islamisme, terrorisme, football.

QUAND ON VOIT C'QU'ON VOIT ET QU'ON ENTEND C'QU'ON ENTEND, ON A RAISON DE VOTER C'QU'ON VOTE !!!

Sorcières de l'Ouest

Une horde de vioques est confortablement installée sur les trônes rouges et douilletts, ils sont comme au théâtre où se joue l'un des nombreux actes de la fin des temps. Les odeurs se mêlent, eau de cologne, lavande, naphthaline, térébenthine, gomina, pets fermentés et haleines férides. Les corps lâchent mais n'assument pas. Ces vieilles carnes désirent la vie éternelle, ils jettent leurs minables deniers dans des sociétés commerciales. Ces mages de malheur sont tirés du même moule que les sorcières qui murmurent aux oreilles de Macbeth. Fortune ! Héritage ! Train-train qui déraile. Dames et Seigneurs veulent la vie de château dans un castel construit sur un cimetière. La nuit, ils règlent leur sonotone pour ne plus entendre les trainantes lamentations des morts. Le lendemain, ils se baignent dans une piscine sanglante au centre de leur triste jardin où les mornes fleurs pleurent, ils opèrent quelques brasses malhabiles, s'essuient et avalent les quelques gélules pour réguler leur transit défaillant. Ils sont actionnaires de Sanofi. Ce sont

justement leurs laboratoires qui produisent par milliers ces fameuses gélules empoisonnées. ils crèveront par là où ils ont pêché.

Un homme se dresse dans l'absurde assemblée, on lui donne un micro. Posez votre question monsieur, ordonnent les maîtres assis derrière la longue table où git leur nom. Ils sont vêtus comme Vito Corleone, ils sont Vito Corleone, le sens de l'honneur en moins. Petites lunettes noires, cheveux impeccablement coiffés, gominés, air grave. Sinistres automates au cœur de fer blanc, épouvantails affreux à la cervelle de paille, lions pelés au courage disparu. L'homme, donc, se présente : il est ouvrier de Sanofi. Les vieillards soupirent, protestent : encore un prolo qui va nous emmerder ! Il n'a qu'à acheter quelques actions avec l'argent qu'il n'a pas au lieu de venir se plaindre en parlant de ses marmots qui, de toute façon, virent voleurs ou pire ! « Vous avez le pouvoir de changer les choses ! » leur dit-il. Mais il prêche dans un désert spirituel, il n'est qu'un serf parmi les courtisans qui s'affairent autour

d'un porc couronné en or massif. Le manant est même hué. « Cette société c'est les salariés qui l'ont faite ! Sans nous vous ne seriez rien ! ». On lui coupe le micro et le sifflet. L'un des Seigneurs répète inlassablement : cessez, monsieur ça suffit, cessez, pendant que l'autre s'époumone. Des gorilles l'emmènent dans les coulisses de ce monstrueux théâtre. Manque de chance, une journaliste se lève et demande une justification quant à la rémunération du PDG (huit million d'euros, 508 fois le smic) et l'augmentation de ses profits de 15% sur un an. Pourquoi gagne-t-il autant alors que des milliers de salariés sont foutus dehors comme des chiens ? Un autre répond, ce Père Ubu explique que ce n'est qu'une décision du conseil d'administration et il ose ajouter que la rémunération du grand Seigneur est « dans le dernier quartile des dirigeants de la pharmacie dans le monde ». Apaisez vos ardeurs, ce seigneur n'est qu'un petit poisson au royaume des requins ! Nous voilà rassurés.

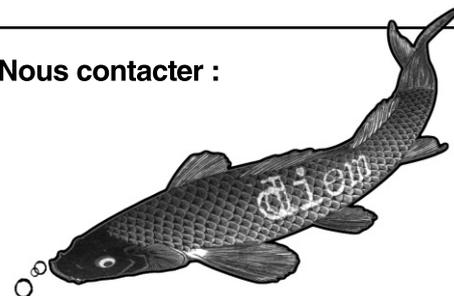
Achéron

SOMME'AIR

Anarchy in Samara : page 2 - **Un homme est mort** : page 3 - **Droit et pensée libertaire** : page 4 - **Hé, Maurice ! T'en penses quoi ?** : page 5 - **La mouche et l'oiseau** : page 5 - **Les coopératives : il n'y a rien à graindre !** : page 6 - **Le pouvoir d'achat** : page 7 - **Sorcières de l'ouest** : page 8

Et en invités spéciaux, quelques **gants**, une **carpe** et **Prévert**.

Nous contacter :



lepoing.presselibertaire

@

riseup.net